

La musique de l'égo

Boris Schreiber s'entretient avec lui-même. Et se dit la vérité. Un exercice impudique, vengeur mais jubilatoire.

Boris Schreiber

Né en 1923 à Berlin, de parents juifs russes exilés après la révolution de 1917, Boris Schreiber affiche désormais la sérénité de qui a survécu au tumulte. Il a publié plus d'une dizaine de romans avant d'édifier un mausolée autobiographique qui lui a valu le Renaudot en 1996 avec un livre poignant, Un silence d'environ une demi-heure (Le Cherche-Midi).

Génie ou imposteur ? Boris Schreiber, prix Renaudot 1996 pour *Un silence d'environ une demi-heure*, s'est longtemps posé la question. Il ne lui déplait pas, à l'âge où d'autres dressent leur bilan, d'attaquer, de geindre, de pourfendre ses ennemis imaginaires. C'est un paranoïaque éclairé, un Christ sans croix, un innocent aux mains pleines. On l'a vu, dans une cage luxueuse avec vue sur le cimetière Montparnasse, tourner comme un lion sans griffes sur le moelleux du tapis. Tourmenté, jubilatoire, du noir à l'âme. Cicatrisant à peine des saintes blessures que les éditeurs lui avaient infligées, il y a un demi-siècle, de l'exil permanent où les « *schreibéro-refuseurs* » l'avaient obligé de vivre, lui qui se croyait élu, élu pour survivre, adolescent juif ayant échappé à la guerre, aux privations, aux rafles.

Hors-les-murs est donc une autobiographie et une conversation. C'est un livre métis, drôle et fouailleur, caressant et odieux, un acte de vengeance et de contrition. Un exercice d'impudeur qui laisse une gêne, comme si l'on avait visionné l'intégrale des émissions de Mireille Dumas. Boris Schreiber répond aux questions d'une journaliste imaginaire, qu'on suppose aimable de sa personne, encore pleine d'enfance. En somme, il s'entretient avec lui-même et il se dit la vérité, qui n'est pas toujours bonne à entendre. Il ne sait rien faire, ce Borinka exalté, ce Slave donjuanesque qui mitonne ses conquêtes au feu cuisant de ses ingratitude, cet adulte inachevé « condamné à la réclusion de l'attente, à perpétuité », mi-gigolo, mi-héritier.

Le récit de ses pannes est orchestré avec l'ampleur d'une symphonie. Borinka est un maître de l'égotisme. C'est le concert du moi, une hypnose du Narcisse où l'on plonge dans son monde désenchanté. Il n'a pas son égal pour vous scier les nerfs, en Job assermenté, puis vous cajoler par une drôlerie, avant de fustiger la médiocrité de ceux qui ne l'aiment pas, une majorité assimilée à la vermine, avec des accents à la Tertullien. C'est un bateleur, un forain, avec le cirque de ses mauvais tours. Mais voilà, en grattant l'épiderme, il atteint à une vérité. Sous la surface, le moi. Sous le moi, les autres.

Insidieusement, Borinka se confesse, et il lui sera donc beaucoup pardonné : le raté de ses dons, le Juif errant, la victime ployée devient son propre bourreau. Qui rêverait d'une meilleure définition de l'écrivain ? Le portrait de son père, Russe trois fois ruiné, où la classe d'inadaptés qu'il promène au Luxembourg, le visage ridé de Marcelle, la vieille maîtresse, ou la bonté sans répit d'une mère étouffante, ce sont de magnifiques morceaux dans cette descente au berceau de la mémoire.

Réconcilions tout le monde : il y a sans doute du génie dans cette imposture.

Manuel Carcassonne.

Hors-les-murs, de Boris Schreiber (Le Cherche-Midi, 218 pages, 95 F).